

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°12

Sixième année – second semestre 2002-2003



L'épicurisme, à partir de la lettre à Ménécée, d'Épicure.

Atelier animé par Jean Paul Ferrand et Alain Lambert avec la participation de Alain, Danièle, Marc, Saïd, Michel, Véronique, Jacky, Jean Louis, Véronique.

La séance de mars, à partir des quatre premiers paragraphes de la lettre, introduit une philosophie qui vise « le bonheur » et « la santé de l'âme » et qui va concilier hédonisme et eudémonisme en conciliant plaisirs sans excès et bonheur, à tous les âges de la vie, à la différence des penseurs de culture chrétienne, pour qui le bonheur est au mieux un idéal (Kant) au pire une illusion (Pascal), ce qui explique, avec les deux points suivants. les désaccords fondamentaux entre christianisme et épicurisme, et le tri possible des manuscrits copiés du passé pour expliquer le peu d'oeuvres antiques connues de ce mouvement de pensée.

D'abord éliminer deux craintes majeures, celle des dieux et celle de la mort.

Le fait d'avoir une idée des Dieux prouve bien leur existence, par leurs simulacres, comme l'affirme Cicéron dans *De la nature des dieux* en se réclamant d'Épicure. Mais ces divinités, matérielles comme tous les êtres vivants. ne diffèrent de nous que par leur immortalité et leur sérénité. Immobiles dans le vide entre les mondes qu'ils n'ont pas créés, puisque tout s'est constitué à partir des atomes, ils ne s'en soucient pas. Et donc ne peuvent nous créer des soucis, ni nous harceler. Mais se faire des idées sur les dieux relève de la superstition.

De même pour la mort, la physique atomique explique bien que l'instant de la mort n'est pas un problème puisque notre corps désagrégé n'est plus capable de rien sentir, et notre âme aux atomes dispersés n'est plus capable de souffrir. « La mort n'est rien pour nous ». La vision des enfers grecs de la mythologie relève de la superstition. La science ici n'est développée qu'en vue de donner des bases solides à la morale. La science pour la science n'est pas utile, et risque d'imposer des contraintes, des efforts, d'être source de troubles.

Mais le matérialisme ainsi initié se perpétuera chez Horace, Lucrèce, Hobbes, Gassendi, Diderot, Marx, Bachelard... bousculant à chaque fois la tradition philosophique platonicienne, puis chrétienne et idéaliste.

La séance d'avril va revenir sur le « carpe diem » (« Cueille le jour, en te fiant le moins possible au lendemain » Horace, Odes I), à bien comprendre dans sa double acception: vivre le jour comme s'il était le dernier, pleinement donc, mais sans excès pour qu'il n'y ait pas d'effets douloureux sur le lendemain s'il doit quand même advenir.

La suite de la lettre, pour expliquer en quoi « le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse » va proposer, évitant ainsi les contusions rédactrices, une classification des désirs (naturels ou non. nécessaires ou non, immobiles ou non...), leur gestion possible pour concilier plaisir et bonheur tout au long d'une vie philosophique dans l'absence de troubles du corps comme de l'âme. D'où un certain nombre de questions sur le sens du mot agréable, sur la vie dans le Jardin, la communauté constituée autour du maître, l'amour passion. l'idée de contrat comme base de la justice et de l'amitié. Vivre avec des amis épicuriens, sans passions, avec des limites précises, c'est vivre avec des êtres sans soucis qui ne seront eux mêmes pas source de soucis... (la lettre étant un peu courte sur la question, et les maximes rares sur le sujet, un paragraphe du livre V du de la Nature de Lucrèce nous éclaire un peu sur cette idée de pacte amical tout en l'élargissant à une communauté plus large que celle du jardin ce que Hobbes développera avant Rousseau)

La séance de mai continuera la lecture de la lettre, sur les occasions où le bien doit être traité comme un mal (sans doute dans l'excès de plaisir), ou inversement (arracher une dent douloureuse est une douleur qui va amener un soulagement...), sur la vraie richesse du sage qui est de se contenter de peu pour mieux profiter de l'abondance et s'habituer à son absence... avec toujours une référence à la prudence du sage pour éviter la douleur et le trouble de l'âme dans « les plaisirs des voluptueux inquiets... les jouissances déréglées... ».

La lettre se termine par le portrait du sage qui comprend la nature des choses, qui n'a pas de croyances superstitieuses, qui sait ce qu'il doit faire pour vivre heureux, qui sait accepter la nécessité naturelle sans s'y soumettre. car une part de hasard lui permet de se moquer du destin Ainsi, il acquiert la sérénité propre aux dieux. Chacun doit méditer, s'exercer à vivre ainsi, et tenter d'en convaincre son semblable .

Atelier Marcel CONCHE : Autour de *Vivre et philosopher* 1992.

Animé par Anne Marie Sibireff, Jacqueline Crevel et Erik Laloy, avec Patrick, Ginette, Jean-Louis, Dominique, Bernadette, Pascale, Anne-Marie, Denise, Roger, Yves, Marie-Pascale, Catherine, Jacqueline, Philippe.

Première séance : se déroule sur deux registres, alternés et imbriqués. D'une part le souci / le souhait de saisir la question lancée par l'auteur pour y réfléchir en notre nom propre, ou plutôt, chacun en son nom propre. D'autre part, la conception du bonheur telle qu'elle est énoncée par Marcel CONCHE dans ce court texte (un document complémentaire, plus long, est distribué : *Le bonheur comme fait : bonheur de surface et bonheur philosophique*, tiré de *Analyse de l'amour et autres sujets*.(1997)).

Dans le premier registre, différentes questions sont soulevées :

- une préoccupation de définition, de distinction entre termes voisins z plaisir, joie, bonheur, bien-être, béatitude, quiétude, sérénité...
- la durée est-elle nécessaire au bonheur ' ?
- qu'en est-il de la solitude ? Peut-on être heureux tout seul ?
- la dimension sensuelle du bonheur (en référence au passage sur Beya).
- La conscience empêche-t-elle le bonheur ?
- Insatisfaction positive / négative. Leur lien avec le désir. Référence à SCHOPENHAUER et à JJ ROUSSEAU.
- Désarroi , détresse malheur: et si la créativité était à ce prix ? (le nom de Nicolas de STAEL, dont des œuvres sont exposées en ce moment à Beaubourg, est évoqué).
- Le bonheur est—il quelque chose qui survient ? Que nous puissions maîtriser ? Provoquer ? Est-il brut ou élaboré ? Maîtrise et bonheur sont-ils des termes opposés ?

Le deuxième registre donne lieu à de vives (âpres ?) discussions et notamment :

- qu'en est—il d'autrui dans cette conception du bonheur ? Le prochain, le lointain.
- Contre l'injustice, qu'elle atteigne une personne ou une collectivité (Irak, Palestine) est-ce la compassion qui est requise ? Ou bien plutôt la révolte et la solidarité active ".7
- Pour certains, le philosophe est ici très raisonnable, trop. Pour d'autres, la Stimmung de ce texte évoque la sagesse du Jean Jacques des *Rêveries du promeneur solitaire*.

Nous nous quittons sur ces désaccords.

Seconde séance : L'illusion est—elle une condition de la vie ?

Couche réagit à cette question en commençant par s'affirmer libre des illusions ordinaires, illusions sociales, morales ou sentimentales, et de l'illusion qu'il considère fondatrice en ce qu'elle concerne la place de l'homme dans l'univers. Mais cette affirmation ne l'empêche pas d'accepter l'idée que l'illusion puisse être nécessaire à la vie : « Illusion donc et pourtant condition de la vie, puisqu'on en meurt ».

Il propose de s'attaquer alors à la plus nocive des illusions, celle qu'il nomme inflation du moi : « parce que je ne me considère pas comme exceptionnel, je suis exceptionnel ». Mais conscient de la nature même de l'illusion, qui réside en ce qu'elle ne se présente jamais comme telle, il se demande si le philosophe lui-même a la capacité d'échapper à l'illusion et reconnaît volontiers que si celle-ci ne saurait être la condition de la vie philosophique, elle n'en est pas moins celle de la vie ordinaire du philosophe : « savoir ne suffit pas ...on veut un témoin »

Les lectures que nous faisons de ce texte sont très différentes les unes des autres. D'un côté, on lui reproche unincertaine superficialité qui lui permet de dire tout et son contraire. Faute de définir l'illusion dont il est question, Couche semble à la fois lui accorder plus de force qu'elle ne possède et moins de positivité qu'elle n'en recèle. En ce sens, son approche est jugée décevante et un peu méprisante puisqu'il se présente comme libre des illusions du commun des mortels. D'un autre côté, on loue sa capacité à ne pas s'empêtrer dans la somme des connaissances qu'il doit posséder sur le sujet et à rester toujours accessible au commun des mortels qui le lit sans qu'on nécessairement le même itinéraire. La discussion, souvent animée, oppose donc moins des conceptions de l'illusion que des points de vue sur la philosophie. Ce qui, en définitive, est probablement une émanation naturelle de la réflexion sur l'illusion !

Troisième séance: *Pensez-vous qu'il y ait des époques plus aliénantes que d'autres?*

Le fil conducteur de la séance a été les très nombreuses critiques formulées par de nombreux participants au texte proposé. Nous énoncerons celles-ci successivement avec les éléments de réponse proposées par d'autres participants:

- Ce texte n'est pas d'un grand philosophe; on n'éprouve pas à le lire la jubilation que peuvent donner des textes de Descartes, Spinoza, Alain...
- Ce texte est celui d'un homme qui réfléchit et se livre avec simplicité, comme ceux de Montaigne. Ne faut-il pas reconnaître divers types de textes philosophiques?

- En se mettant à la portée de tous, ce texte nous prive d'une certaine élévation de la pensée, il ne nous sollicite pas assez.
- Ce texte pose des questions sur lesquelles il nous fait réfléchir et nous permet d'avoir des réponses autres que celles de son auteur. Par là-même ne nous fait-il pas philosopher?

- L'auteur énonce (dans son §6) que le choix du métier est la chose la plus importante de l'existence. Or d'une part on sait aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'un vrai choix et d'autre part on peut estimer que d'autres aspects de la vie sont plus importants, en particulier la vie affective et sentimentale.
- C'est par rapport à ses origines et dans le cadre de la question posée que cet énoncé est effectué: pour Couche une société comme la nôtre, par l'accès généralisé aux études secondaires et supérieures, laisse plus le choix aux enfants de ne pas faire le métier de leur père que ne le faisait celle de la 11^{ème} République, ce qui permet de dire que de ce point de vue elle est moins aliénante.

- C'est inacceptable d'oser écrire qu'en expliquant aux ouvriers le bonheur d'après les Maximes capitales d'Epicure il n'y aurait plus de grèves.
- Cette affirmation doit être replacée dans le cadre du raisonnement de Couche: pour lui, par essence le travail productif est aliénant, mais d'une aliénation ordinaire et très vivable à notre époque ou "bien des ouvriers, des employés, des cadres sont heureux d'aller à leur travail"(§3). Ce qui rend envisageable de persuader les ouvriers d'être contents de leur sort.

- Il n'y a ni construction ni réponse à la question posée dans ce texte.
- L'argumentation du texte repose sur la distinction entre le travail et la création définie par l'acte de donner au moi singulier une réalité objective ou d'engendrer des oeuvres propres (§§2-3). Le travail est par définition aliénant, mais plus à l'époque barbare du capitalisme qu'aujourd'hui, plus dans une société sans accès généralisé aux études secondaires. Par contre, jamais l'existence de "sujets singuliers" n'a été autant malmenée qu'à notre époque sous l'effet des médias. Par suite si notre époque est moins aliénante que celle du 19^{ème} au niveau du travail, elle l'est sûrement plus au niveau de l'esprit et de la création. Il faut à nouveau penser à la façon de composer de Montaigne pour saisir la construction du texte: Couche développe une première réponse à la question posée, le mouvement réflexif de sa démarche le conduisant à un nouveau développement et ainsi de suite. Ce qui entraîne une composition buissonnante avec en particulier le passage où l'aliénation est envisagée dans la succession des générations (§§5-6), et celui où sont évoquées des aliénations autres que celle du travail ou de l'esprit (§§8)

DÉBAT PHILOSOPHIQUE du 28 06 2003 matin à CAIRON

“Seuls les meilleurs sont réellement humains; les autres satisfaits des plaisirs que leur offre la nature, vivent et meurent comme des bêtes” écrit H. Arendt citant Héraclite dans Condition de l’homme moderne. Qu’en pensons—nous?

Anne-Marie, Bernadette, Catherine, Catherine, Denise, Ginette, Jacqueline, Marie-Pascale, Pascale, Erik, Jean-Louis, Michel, Philippe, Rosaire, Saïd, Yves.

Pour ce débat trois membres de l'Atelier, Roger, Rosaire, Yves avaient rédigé un texte, par la lecture desquels nous commençâmes. Des textes plus ou moins courts de Héraclite, Hesse, Kent, Lorenz, Marx, Moscovici, Nietzsche, Rousseau, Tocqueville furent distribués à chacun.

Premier moment: Première problématisation de la citation de Hannah Arendt :

- Mise en question du partage élitiste de l'humanité en deux, entre les meilleurs et les autres, et saisie du caractère dérangent de la formule: car à moins d'avoir un ego surdimensionné elle nous oblige à nous penser comme appartenant à ceux vivant et mourant comme des bêtes.
- Mise en cause de l'opposition perçue dans la formule entre les plaisirs naturels renvoyant au corps et ce qui permettrait d'être réellement humain identifié à ce qui relève en l'homme de l'intellect ou de l'esprit.
- Si l'on inverse la formule, n'est—on pas plus près de la vérité avec le constat, à la suite de Montaigne et d'Epicure, que les hommes les plus savants sont malheureux et privés de vie, Véritables bêtes savantes, alors que ce sont les êtres humains démunis qui sont réellement humains?
- L'être humain humble, sans savoir, sans retour conscient sur soi—même, comme par exemple Félicité, héroïne d'un des trois contes de Flaubert, servante à Pont l'Evêque, manifestant une force d'amour phénoménale, n'est-il pas manifestation du meilleur de l'humain et non pas illustration d'une vie de bête comme on pourrait le penser au premier abord?
- A la suite d'Epicure toujours, ne sont-ce pas ceux qui sauraient se satisfaire des plaisirs offerts par la nature qui seraient le plus humains, le moins bêtes, ce mot étant pris au sens de la bêtise introduite dans l'existence par le souci du superflu, de l'imaginaire?
- La conscience développée et le savoir n'empêchent—ils pas l'être humain d'affronter sereinement en tout cas la mort, à la différence de ce que nous montrent les humains restés simples et les animaux?

Sous-tendant ces interventions, trois questions:

- Y a-t-il une hiérarchie entre les hommes? Qu'est—ce qu'être le meilleur?
- Qu'est-ce qu'être homme? Comment penser la coupure entre l'animal et l'homme?
- Quel sens la citation proposée au débat a-t-elle chez Hannah Arendt?

Deuxième moment: Apports de savoir. Nouvelles difficultés et questions:

- Pour H. Arendt les meilleurs ne sont pas une élite d'intellectuels. Ce sont les hommes qui ont cherché la gloire; ceux qui, par les traces laissées aux hommes dans le monde, témoignent de leur quête d'immortalité, comme Achille ou Périclès: on est dans le champ de l'action, du politique, de la création de l'humain sur terre. Ce qui enrichit la problématique: les premières interventions ont manifesté l'intériorisation de l'épicurisme: ceux qui parviennent à jouir des plaisirs qu'offre la nature ne sont-ils pas davantage les meilleurs que ceux qui témoignent d'une quête d'immortalité? Avec une troisième piste: les meilleurs ne sont-ils pas ceux qui manifestent, même sans en avoir conscience une grande force d'amour?

Avec une question : faut-il vouloir laisser une trace?

- L'objection de l'immortalité acquise par les crimes (que l'on pense à Landru par exemple) oblige à préciser le questionnement d'H. Arendt : ce sur quoi elle s'interroge ce sont les conditions permettant à l'humanité de s'élever, au vivre ensemble de progresser: sa réponse c'est par l'action politique, celle dont certains se montrent capables, ceux qu'elle nomme les meilleurs. Le questionnement est éminemment politique, ce qui disqualifie les traces non politiques (qu'elles soient criminelles ou biologiques...).

- Ceci dit, c'est un acquis de la réflexion philosophique, à la suite de Rousseau et de Kant (cf les textes distribués extraits du Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes et de la Critique de la Raison Pratique) que tout être humain est homme car détenteur de la capacité de se

perfectionner (perfectibilité) et personne habitée par la loi morale. La véritable question n'est—elle pas: comment penser conjointement l'égalité radicale de tous les hommes et l'évidence de la hiérarchie entre eux?

- Comment par ailleurs penser la frontière entre l'homme et l'animal? Peut—on assimiler l'animalité et le corps? Les apports de disciplines récentes auxquelles renvoie S. Moscovici dans son ouvrage *La Société contre nature* interdisent cette assimilation en liant humanité et société. Plus récemment encore Boris Cyrulnik dans *Si les lions pouvaient parler* (essai sur la condition animale) propose une somme sur la question.

Troisième moment: relecture normative de la citation d'Hannah Arendt:

- Et si la phrase de H. Arendt était à envisager non pas au niveau d'une description divisant les hommes mais à celui d'un propos normatif adressé à chacun de nous? Ne renvoie-t-elle pas au fait qu'être humain ce n'est pas donné mais c'est devenir humain?

- Ce qu'elle oppose-n'est-ce pas la passivité et le fait de donner forme à 'ce monde? Chacun d'entre nous n'est-il pas guetté par le fait de se satisfaire des plaisirs qu'offre la consommation? (avaler, se gaver): voilà ce que serait vivre comme une bête: il s'agit du rapport de l'homme à l'homme: l'homme a la possibilité de donner forme à ce qui l'entoure mais peut vivre et mourir sans l'avoir fait, alternative qui n'a pas de sens pour les animaux, lesquels ne sont pas menacés par le fait d'avoir vécu comme des bêtes. .

- On dépasse alors la quête de la gloire: être au monde en voulant lui donner forme ne laisse pas nécessairement de traces visibles: par exemple pour un enseignant: ses élèves peuvent ne pas se souvenir de lui: quelque chose de son travail sera cependant présent dans ce qu'ils sont, dans leur personnalité, dans la mesure où il aura été animé par le projet de donner forme à ce monde. Faire oeuvre ne doit pas être envisagé seulement par rapport au regard des autres.

- En dépit des différences, on dépasse alors l'opposition avec Epicure précédemment mise en évidence: pour lui aussi il s'agit de ne pas être passif dans son rapport au monde et à la nature, il s'agit de donner forme, essentiellement à soi-même.

- Avec cette approche, la formule d'H. Arendt propose une réponse interpellante à deux des questions soulevées ensemble, qu'il s'agisse de ce qu'est être homme ou de la hiérarchie entre les hommes.